

**Zeitschrift:** Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera  
**Herausgeber:** Schweizerische Gesellschaft für Geschichte  
**Band:** 49 (1999)  
**Heft:** 2

**Buchbesprechung:** L'avènement des sciences sociales comme disciplin académiques XIXe-XXe siècles [publ. par Diana Le Dinh]  
**Autor:** Tissot, Laurent

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 16.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

Mängel schmälern das grosse Verdienst Ruedi Epples bei der Erhellung der jüngsten Geschichte dieses «Kantons auf Abruf» (Fritz René Allemann), der sich just in dieser Periode konsolidierte, keineswegs. Zusammen mit seinem Vorgänger Fritz Klaus hat er es auf beeindruckende Weise verstanden, Einblick in die Wirkungen der «grossen Politik», aber auch in die Lebensverhältnisse der Bevölkerung im Laufe zweier Jahrhunderte zu geben. Die vielen vorzüglichen Grafiken und Karten machen den letzten Band besonders wertvoll. *Roger Blum, Bärswil*

August R. Lindt: **Sardinenöl gegen Wodka. Erinnerungen eines Schweizer Diplomaten.** Freiburg (Schweiz), Universitätsverlag, 1998. 224 S.

Dieses neueste Werk von August Lindt beginnt mit der eindrücklichen Schilderung seiner schwierigen Aufgabe, unmittelbar nach dem Abschluss des Zweiten Weltkriegs im Auftrag des IKRK bei den in Deutschland regierenden Vertretungen durchzusetzen, dass die hungernde Bevölkerung grosszügig mit Lebensmitteln versorgt wurde. Das war alles andere als einfach, denn einerseits war die Meinung noch weit verbreitet, alle Deutschen müssten für die Greuelthaten der Nazi büssen, und andererseits musste er sich dafür zuerst in einer komplizierten und innerlich zerstrittenen Militärbükratie hindurchkämpfen. Am schwierigsten war dies bei den Sowjetrussen, aber als es wirklich gelang, herrschte beidseitig eine so spontane Freude, dass der russische Chef des Gesundheitsdienstes in Berlin mit Wodka anstiess mit den Worten: «Auf das Wohl des Roten Kreuzes, auf das Wohl der Sowjetunion, auf dass nie wieder Krieg sei, auf die Zusammenarbeit zwischen Ost und West.» Nun bemerkte er aber, dass Lindt des Wodkas wegen etwas ramponiert war, und erteilte ihm daher scherzhaft den guten Rat: «Wenn Sie von Russen eingeladen werden, trinken sie vorher einen Esslöffel Sardinenöl, das schirmt den Magen gegen den Wodka ab.» Dies zur Erklärung des auf den ersten Blick ein wenig rätselhaften Untertitels auf dem Buchdeckel!

In den nachfolgenden Kapiteln erfahren wir, wie Lindt sich, vor allem als Präsident der UNICEF und als Hochkommissar der UNO für Flüchtlinge, aber auch in anderen internationalen Aufgaben durchzusetzen weiss, wobei beim Lesen der beglückende Gesamteindruck bleibt, wie ausgezeichnet die Zusammenarbeit der verschiedenartigsten Menschen sich im Dienst der internationalen Verständigung auswirken kann, wenn es gelingt, wohlgesinnte Menschen aus den verschiedensten Lagern und Weltgegenden auf eine gemeinsame Linie zu bringen, so dass es möglich wird, dass die Unglücklichen auf der Welt die notwendige Hilfe erhalten, ungeachtet aller gegenseitigen Vorurteile, sogar diejenigen des heute überwundenen Kalten Krieges. Das beste Hilfsmittel auf diesem Weg ist die kritische Auseinandersetzung mit den bisherigen Erfahrungen. Es ist August Lindts Verdienst, dass er – ungeachtet der unvermeidlichen Beschwerden seines hohen Alters – sich dieser Aufgabe so offen und ehrlich stellt. Sein Buch verlangt daher unser aller Aufmerksamkeit.

*Lukas Burckhardt, Bern*

**L'avènement des sciences sociales comme disciplines académiques XIX<sup>e</sup>–XX<sup>e</sup> siècles.** Publié par Diana Le Dinh. *Les Annuelles* 8/1997, Lausanne, Editions Antipodes, 237 p.

En se faisant reconnaître comme disciplines universitaires à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, les sciences sociales présentent un cas très intéressant d'institutionnalisation aca-

démique. Comment ont-elles réussi à vaincre les nombreuses résistances (politiques, sociales, scientifiques, institutionnelles) qui leur déniaient toute légitimité? Quels processus ont été mis en œuvre, quelles stratégies choisies, quels dynamiques suivies? Ces questions forment la trame des communications réunies par Diana Le Dinh dans ce numéro des *Annuelles*. Les sciences politiques, la sociologie, l'économie politique, la pédagogie et, plus généralement, ce que l'on nomme les sciences sociales font l'objet de traitement particulier. Même si elles peuvent paraître au premier abord quelque peu périphériques à cette problématique, deux intéressantes études complètent encore le menu de ce numéro. La première examine les relations qu'une discipline (en l'occurrence l'histoire) entretient avec son passé (B. Müller) et la seconde aborde l'avènement de la pensée néolibérale après la Seconde Guerre mondiale à travers la création de la société du Mont-Pèlerin (C. Pasche et S. Peters).

Sans prétendre faire le tour d'une question dont la bibliographie s'est notablement enrichie en Europe ces dernières années, cette livraison des *Annuelles* précise très heureusement – notamment pour la Suisse – les contours ainsi que les modalités de l'intégration de ces «disciplines» dans l'univers académique. Certes, les problèmes de définition se posent ici avec acuité, mais les logiques d'insertion se différencient aisément selon les disciplines. Les besoins de l'Etat se retrouvent en bonne place pour comprendre notamment l'introduction de l'économie politique (article de H. U. Jost), des sciences sociales (D. Le Dinh) et des sciences politiques (l'article de C. Delmas pour la France et celui de B. Voutat, P.-A. Schorderet, P. Gottraux pour la Suisse). En ce qui concerne le cas helvétique, la création de l'Etat fédéral et l'élaboration d'une politique sociale permettent à ces disciplines d'apporter des réponses aux questions qu'elles posent à la classe politique et aux autres observateurs de la société. L'avènement de la sociologie et de la pédagogie s'inscrit plus dans les implications idéologiques qu'elles sont censées produire. Porte-parole des valeurs dominantes pour la première et moyen d'insertion des individus dans la société pour la seconde, elles légitiment en quelque sorte la main-mise radicale sur l'Etat fédéral et la société qu'elle vise à promouvoir et à défendre.

Diana Le Dinh insiste avec raison dans l'introduction sur la complexité d'un processus qui ne s'identifie pas à une mécanique linéaire et inéluctable ni à une chronologie précise, sans compter que les contradictions ne sont pas absentes entre les cas particuliers. La «cartographie des dynamismes» se conçoit ainsi comme une mosaïque d'interactions et d'interdépendances où les déterminations externes (sociales, politiques, idéologiques) s'imbriquent dans les déterminations purement internes (scientifiques, professionnelles, stratégiques). Les discours et les pratiques que toutes les communications s'attachent à faire ressortir illustrent parfaitement la multipolarité des configurations. L'insistance mise aussi sur le rôle des acteurs et, surtout, sur le poids des personnalités scientifiques (comme Walras et Pareto à Lausanne, ou Louis Wuarin à Genève), rend compte de la prépondérance des relations personnelles et des réseaux professionnels dans ces dynamiques d'insertion.

On pourra regretter à cet égard que la plupart des études réunies ici ne mentionne pas plus précisément les logiques de concurrence qui ont animé, dans un premier temps, les universités. A l'échelle suisse, mais cela se perçoit aussi en France, l'avènement des sciences sociales s'inscrit très fortement dans une logique de marché où les objectifs, indépendamment des ambitions scientifiques ou idéologiques, s'énoncent également en des termes «commerciaux»: l'introduction des

sciences sociales dans les programmes universitaires et leur consolidation à travers la création de chaires doivent servir à attirer les étudiant(e)s étranger(e)s afin d'asseoir la position financière et symbolique des institutions universitaires. Brièvement évoquée par M. Zürcher dans son article sur la sociologie pour le cas de Berne, cette dynamique peut être généralisée aux autres universités suisses, et particulièrement aux établissements de Suisse romande. L'avènement des sciences sociales comme disciplines universitaires s'associe ainsi étroitement à l'ancrage de ces mêmes établissements dans un paysage où la masse critique étudiante et l'assiette de recrutement professionnel pouvaient les confiner à un rôle subalterne ou tout simplement prouver leur inutilité. En ce sens, la question de l'avènement des sciences sociales peut aussi se ramener à la question d'une survie universitaire.

Laurent Tissot, Neuchâtel

«**Mémoire et histoire**». *Cahiers d'histoire du mouvement ouvrier*, 1998, n° 14, 125 p.

Cette dernière publication, émanant de l'Association pour l'étude de l'Histoire du mouvement ouvrier dont nous avons trop peu parlé, est entièrement consacrée au thème de la mémoire ouvrière, plus précisément à celui des rapports entre histoire et mémoire du mouvement ouvrier. Il est évidemment impossible de présenter ici les 8 contributions qui le composent et qui témoignent de l'ambiguïté dans laquelle se trouve l'histoire du mouvement ouvrier, longtemps coincée entre une histoire militante et une mémoire hagiographique, et souvent reléguée, en Suisse du moins, dans les marges de la recherche historique dont elle n'a pas souvent été un vecteur innovateur (ce qui la distingue au moins sur ce point de l'histoire des femmes avec laquelle on la compare trop complaisamment).

Militante, cette histoire a privilégié l'histoire des mouvements sociaux plutôt que l'histoire du monde ouvrier et elle a par là constitué l'un des cadres sociaux les plus consistants de la mémoire ouvrière. Plus que par la condition sociale de l'ouvrier, la mémoire ouvrière s'est d'abord déclinée au travers de la commémoration des luttes sociales. Dans cette perspective, histoire et mémoire ne se distinguaient guère.

C'est la raison pour laquelle on parcourt ces textes avec un sentiment curieux, car ils témoignent à la fois de l'effacement du mouvement ouvrier et d'un certain désenchantement militant. Dès lors, l'urgence de la mémoire devient aussi l'impératif d'une nouvelle conscience critique, d'une nouvelle forme d'engagement.

Le texte introductif, tout à fait passionnant, de Charles Heimberg est à cet égard un symptôme fort. Heimberg relève dans un premier temps sinon l'opposition du moins le contraste et la tension existant entre histoire et mémoire, rejoignant ainsi la perspective de nombreux historiens de la mémoire; pourtant, peu satisfait de ce point de vue, il aspire à une fusion, à une meilleure articulation des deux registres qui ne peut passer que par la réaffirmation d'une histoire militante, elle-même «créatrice de mémoire et d'identité» (p. 17). On ne sera donc pas surpris que la mémoire – substitut à certains égard d'une histoire critique, dont il reste à tracer le bilan courageux –, se place surtout sur le front de la lutte sociale, et dans le souvenir de commémorations-remémorations des luttes dont les symboles – comme le Premier mai – ne sont pas toujours exempts d'ambiguïtés. Certes Heimberg n'est pas dupe de ce point de vue car en réclamant d'une certaine façon une nouvelle mémoire et une nouvelle histoire du mouvement ouvrier, il demande aussi un bilan d'une historiographie non seulement marginalisée mais aussi manipulée.